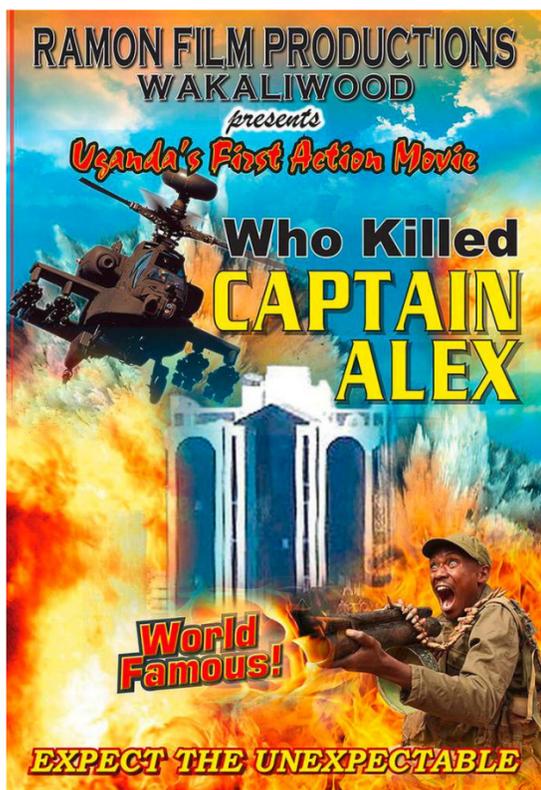


... et de son épouse, Harriet, assistante-réalisatrice, héberge une quinzaine d'enfants-acteurs, les Waka Starz. «Nous comptons beaucoup sur les Waka Starz pour faire passer notre message, poursuit le réalisateur, car 70% de la population ougandaise est mineure³ et les jeunes peuvent plus facilement s'identifier à eux que s'il s'agissait d'acteurs plus âgés.»

Bonimenteur ougandais

Le cinéma, art collectif, est affaire d'inventions depuis plus d'un siècle. Wakaliwood a pour sa part inventé le vidéo-jockey (VJ), qui, armé d'un micro, double le film durant la projection. «IGG» précise: «Les films qui passaient dans les années 1980 étaient en chinois ou en anglais, sauf qu'on ne parlait pas ces langues! On aurait eu besoin de sous-titres... C'est un de mes camarades d'école, VJ Kiwa, qui a le premier eu l'idée de les doubler en direct. On a donc appliqué ça à nos productions, pour qu'on puisse mieux les suivre. Et ça apporte une touche d'humour, car les VJ ne font pas que traduire: ils commentent et font des blagues, rendant le film encore plus intéressant. Ici, les gens sont habitués à ce procédé. On a vu que ça fonctionnait également très bien auprès du public à l'étranger. Ça épice le film, et j'aimerais répandre la pratique à travers le monde.» Il inclut donc la voix off de son vidéo-jockey officiel, VJ Emmie, dans ses DVD. Ironie garantie. Par exemple, lors d'une scène où des mafieux surarmés s'avancent au ralenti dans le plus pur style hollywoodien, le VJ précise: «Ils marchent au ralenti... parce qu'ils pensent au ralenti.»

Wakaliwood rencontre un vrai succès, mais doit faire face à une montagne d'obstacles. A commencer par les conditions de vie dans un bidonville où violence et misère sont une réalité quotidienne. De nombreuses morts sont survenues au sein de l'équipe. Plus trivialement, les fréquentes coupures d'électricité ont des conséquences fâcheuses: ainsi, le premier disque dur bricolé par le réalisateur a grillé, emportant une dizaine de ses premiers films – «IGG», seul réalisateur de l'entreprise, en a, à ce jour, tourné plus



Who Killed Captain Alex? (2009) et Bad Black (2016) détournent les codes du cinéma d'action étasunien. RAMON FILM PRODUCTIONS

d'une quarantaine. *Who Killed Captain Alex?* n'a pu être sauvé qu'à partir d'une copie. C'est pourtant sa bande-annonce de 90 secondes, téléchargée au prix de moults efforts sur Youtube en 2011, qui enflamma internet, cumulant plus d'un million de vues en quelques jours.

Cette courte vidéo qui fit découvrir l'existence de Wakaliwood hors des quartiers populaires du pays a également poussé l'Américain Alan Hofmanis, cinéphile curieux en pleine rupture sentimentale, à tout quitter pour s'installer en Ouganda. Intégrant l'équipe, il lui a apporté sa connaissance des réseaux sociaux, lançant une campagne de financement qui, avec un objectif affiché de 160 dollars, en a rapporté 13 000 (12 500 francs), aussitôt investis dans une caméra, dans la construction d'un hélicoptère en ferraille et dans

des soins médico-dentaires pour les membres du studio et leurs familles.

Ambassadeur américain

Dans la foulée, Hofmanis est devenu acteur pour le prodigieux *Bad Black*, tourné entre 2011 et 2015. Ce qui a permis au facétieux VJ Emmie d'ajouter, sur la version de *Who Killed Captain Alex?* restaurée en 2013, l'annonce suivante: «Si vous aimez *Captain Alex*, préparez-vous pour *Bad Black*: il y aura des Blancs qui se font taper dessus!»

Ambassadeur de Wakaliwood à l'étranger, Hofmanis n'a pas été choqué de voir les films d'action américains typiques des années 1970-1980 être non pas copiés, mais détournés. «Ici, ils les ont perçus d'une façon très différente de la mienne, explique le natif de Long Island. Mais nous sommes connectés



l'inaccessibilité des soins médicaux, la gentrification, le fossé entre riches et pauvres... Maîtrisé jusque dans ses moments les plus fous, *Bad Black* s'avère aussi haletant qu'hilarant. Un mélange des genres qui a de quoi déstabiliser le spectateur occidental. Mais, pour le réalisateur, «la vraie vie est un mélange de comédie, d'action et de drame».

Message politique

Critiqué par les instances culturelles ougandaises pour ses «excès» sanglants et l'image qu'il montre de son pays, «IGG» oppose sa violence grand-guignolesque à celle de la télévision et, surtout, à la misère réelle des bidonvilles dont son cinéma est directement issu. «Mes films portent un message, car ils évoquent la vie des pauvres du ghetto, des taudis de Kampala. On essaye de montrer à tous – et surtout au gouvernement – qu'il faut arrêter de se préoccuper uniquement du sort des plus riches. C'est pour ça qu'on parle des enfants, qui sont terriblement maltraités dans le bidonville. Voilà pourquoi mes films doivent aussi avoir ce côté réaliste.»

A Wakaliwood, le septième art retrouve ses racines populaires, réconciliant humour et drame, justice sociale et divertissement spectaculaire, imagination outrancière et sens de l'observation documentaire. Evidemment, un tel cinéma d'artisan face au cinéma industriel, c'est un peu le pot de terre contre le pot-de-vin. Comme si Georges Méliès affrontait George Lucas... Or on est en droit de penser que, en matière d'originalité, à l'empire Disney maître Yoda aurait préféré la rébellion de Wakaliga. I

* Artisan de la revue *ChériBibi*, consacrée aux cultures populaires, cheribibi.net

¹ En fait, de simples CD gravés en encodage DivX.

² Interviewé par Skype le 19 octobre 2018, à l'issue de la projection de *Bad Black* au cinéma Nova de Bruxelles.

³ Près de 50 % des Ougandais ont moins de 14 ans (source: CIA world factbook).

⁴ Interview du 19 octobre 2018.

⁵ Mis en ligne sur Youtube en décembre 2019, mais également disponible, avec *Who Killed Captain Alex?*, en double DVD-Blue-Ray sur wakaliwood.com (avec des sous-titres en quarante langues rédigés par des fans du monde entier... qui ont tous pris quelques libertés amusantes avec les dialogues originaux).

Rudy Decelière, la forme et le son

Exposition ► Au fil d'un travail plastique autant que sonore, l'artiste établi à Genève fait bruisser la Ferme Asile, à Sion.

Celles et ceux qui ont vu «L'acalmie des paradoxes» durant son vernissage, en février dernier, sans y retourner ultérieurement, seront passés à côté de l'exposition. Ou pour le moins d'une partie consistante de celle-ci, fusse-t-elle immatérielle. Car la proposition de Rudy Decelière, répartie sur les 800m² de la Ferme Asile de Sion, se vit autant plastiquement que par les sons et vibrations qu'elle génère.

Cette double dimension est une constante du travail de l'artiste franco-suisse, né dans la métropole lyonnaise en 1979 et installé à Genève dès la fin des années 1990, où il a étudié les beaux-arts. Dans des espaces aussi disparates que l'Abbatiale de Bellelay, le Musée Jenisch de Vevey, l'église lausannoise de Saint-François ou les espaces champêtres de la triennale Bex & Arts, il imagine des œuvres animées de bruissements.

A moins que l'artiste ne les sous-entendent, comme dans *J'irai avec elle*, vidéo sur deux écrans dos à dos réalisée par un drone forcément bourdonnant. Le double film propose une descente du Rhône en plusieurs prises, depuis Oberwald jusqu'à Villeneuve, puis en aval de Genève. En deux fois une heure, la caméra volante avance au même rythme que l'eau – elle varie donc les tempos –, à travers plusieurs saisons.

Muette, l'œuvre parachève en quelque sorte l'installation *Courants continus* réalisée en 2015 sous les voûtes du Learning Center de l'EPFL – c'était déjà à l'invitation de Véronique Mauron, commissaire des expositions à la Ferme Asile. Avec plus de 800 haut-parleurs montés en al-



L'installation *Perméabilité magnétique du vide* (2020), à la Ferme Asile. LAURENCE PIAGET-DUBUIS

véoles d'abeilles, la pièce recomposait le son d'un cours d'eau.

Située derrière *J'irai avec elle*, l'installation *Perméabilité magnétique du vide* a également été produite pour l'occasion. Récoltées l'été dernier, de grandes herbes désormais sèches frémissent par la grâce d'aimants et d'un réseau de fils de cuivre. Ils entourent chaque tige, faisant onduler cette prairie semi-artificielle, écho poétique du foin qu'accueillait par le passé la gigantesque grange devenue centre d'art.

Autre œuvre réalisée sur place, *Non-dit* s'im-misce physiquement dans les lieux, composée de centaines de petits électro-aimants placés sous les planches du sol. Un travail titanique à réaliser, car chaque rectangle de bois a été dévissé puis réinstallé pour l'occasion par l'artiste. Orchestrée par un logiciel, la percussion est délicate: pour l'entendre, il faut s'arrêter, sans quoi le bruit des pas prend le dessus.

Les sens toujours à l'affût, on termine la déambulation sur les galeries côté Sierre, où deux œuvres plus anciennes complètent le parcours. Rudy Decelière réinterprète *Ces quelques fleurs* (2007), grand herbier mural de feuilles de lierre traversées par des fils de cuivre et une onde électrique. Et avec les cordes modifiées du piano à queue de *Grande fugue* (2007), il force le noble instrument à diffuser ses sonorités sans s'imposer: exclu de s'arroger le premier rôle dans ce grand orchestre aux mille sources.

SAMUEL SCHELLENBERG

Ferme Asile, Sion, jusqu'au 4 juillet, me-sa 14h-18h30, ferme-asile.ch

Lire aussi *Le Courrier* du 3 avril: Rudy Decelière y raconte son exposition en soixante secondes.